

# POÉTIQUE D'UN PAYSAGE EN (DÉ)CONSTRUCTION

Ângela Magalhães et Nadja Fonseca Peregrino\*

« Nul ne peut prévoir ce qui arrivera à l'histoire. Essentiellement le passé continuera peut-être encore à être exploré. Nous avons encore besoin de tant de forces rétroactives » – Nietzsche

On a beaucoup écrit sur les dialogues croisés entre la photographie et les arts visuels – leur importance, leur caractère hybride, leur mutation radicale à partir de l'utilisation du langage digital – enfin, sur les pertes et les gains qu'ils fournissent. En ce sens, Pedro Lobo atteint avec son essai *Architecture de Survie* un équilibre exemplaire. Sans cesser d'être photographe, il ne cessa pas non plus d'être artiste. Que l'on remarque la plasticité avec laquelle il modèle et cartographie le complexe espace urbain appelé *favela*, espace marqué par l'amoncellement de maisons construites sur un sol plan et sur les hauteurs de Rio de Janeiro – ville brésilienne baignée par la mer et délimitée par la éblouissante topographie montagneuse. Que l'on y joigne encore l'acuité d'un regard qui parcourt les petites rues, les allées et impasses de ces *favelas*, disposés en formes de labyrinthe : la meilleure traduction d'un espace architectural désordonné, imprévisible, chaotique, encadré par la construction diversifiée de mures en bois et maisons en brique naissant des masses communautaires.

Pour cela même, il n'est pas exagéré d'affirmer que ces agglomérés urbains sont la traduction d'une hydre contemporaine, une « bête à sept têtes » qui se répand avec voracité à travers des grandes villes brésiennes. Dans ses filets, les complexes réseaux de sociabilité – pères de famille, filles mères et veuves – sont attelés aux chefs du trafic de drogues, aux leaders religieux et aux autorités gouvernementales, ces dernières ayant une performance inoffensive devant l'articulation des « commandos » qui dominent le territoire des *favelas*. L'exemple le plus symptomatique de cette impasse est l'image de terreur passée par les médias comme si rien ici n'eut de sens, rien d'autre que la validation d'un slogan immoral, dont l'inversion ne serait possible que par la conquête solitaire d'un univers propre qui réussirait faire de l'exclusion, l'impensable et de celui-ci une réflexion.

De ce point de vue, Pedro Lobo montre au-delà de la sophistication du langage une dissection précise de l'habitation populaire proposée par une série typologique et par un certain isolement des constructions. L'élégie visuelle qui émane de ces maisons – équilibre précaire, légèreté du chaos, émergence d'une individualité presque possible – contribuent, d'une certaine forme à la dissolution des notions péjoratives: la *favela* devient abri poétique (Bachelard), symptôme divers de la désagrégation. Mais si le travail de Pedro Lobo nous restitue la présence silencieuse des choses, d'un autre côté cette réalité blessante sera baignée par la gamme chromatique expressive de son langage. Opérant avec l'intensité des couleurs qui se traduisent par fois en nuances azurées, Lobo renforce l'ambiguïté des formes destinées à cataloguer un monde en voie de dissolution. Et il s'achemine aussi, selon nous, vers l'idée de subjectivité (*Subjektive Fotografie*), telle comme la défendait le photographe allemand Otto Steiner,

---

\* Ângela Magalhães et Nadja Fonseca Peregrino sont commissaires d'exposition associées. Parmi leurs diverses publications au Brésil et à l'étranger, il ressort la monographie *Fotografia no Brasil, um olhar das origens ao contemporâneo*, Ed. Funarte, Rio de Janeiro, Brésil, 2004.

après la Seconde Guerre Mondiale. Quelque chose du réel attend d'être déchiffré au-delà des apparences, se situant dans un discours inverse de celui des adeptes de l'École de Düsseldorf (Bernd et Hilla Becher) qui, sans artifices, récupèrent l'idée de neutralité comme base du retour à la fonction documentaire de la photographie.

A contre-courant, le spectateur, en contemplant les photographies qui intègrent cette exposition, est invité à traverser le miroir dans lequel le monde se reflète, sentant dans la peau la même sensation d'Alice, personnage créé par l'écrivain Lewis Carroll, qui se voit confrontée entre la réalité et le rêve. S'ouvrent pour nous les secrets « boîte magique » pleine de sorties inattendues et d'étranges effets lumineux.

De là bourgeoise le pouvoir subversif et la vitalité du langage, quand bien employé. « Je photographie ces constructions de la même manière que je photographierais des monuments ou des résidences privilégiées. Je construis ces images avec une géométrie, une composition et une structure soigneusement planifiées, en cherchant un résultat contemporain qui inclut des références à l'histoire de l'art et en spécial à celle de la photographie », dit Lobo. Certainement, son désir est de dénuder une autre face de la favela occultée par l'exclusion sociale, dans une « ville coupée en deux » selon les mots du journaliste Zuenir Ventura, au moyen d'un regard inconnu de beaucoup d'entre nous.

En fin, la trajectoire singulière de Pedro Lobo résonne dans l'ensemble de son œuvre. Possiblement, son expérience comme photographe/chercheur de la Fondation *Pró-Memória* (de 1978 à 1985), l'a aidé à construire une ethnographie au-delà de l'évidence empirique. Et encore, sa formation multiple dans le champ de la photographie, basée sur plus de trente ans de culture visuelle, acquise aussi dans des cours comme ceux du *Museum of Fine Arts* (Boston) et de l'*Internacional Center of Photography* (New York), le projeta comme un des plus photographes les plus remarquables de sa génération. C'est cet amas d'expériences vécues qui émane du travail de Pedro Lobo: singulier, asymétrique, fascinant et, pourquoi pas le dire, profondément humain.